

# Une semaine dans un camion-école

DEPUIS TOUJOURS, LES TZIGANES DÉTESTENT L'ÉCOLE. MAINTENANT QUE LA FRANCE CHERCHE À L'ADAPTER À LEUR MODE DE VIE ET À LEURS BESOINS, IL POURRAIT EN ÊTRE TOUT AUTREMENT.

**Pierrette Pointel,**  
enseignante à la retraite et formatrice  
bénévole, France

Une école dans un camion? Cela existe. Il y en a même 35 en France, réparties dans 14 départements. Chaque camion est appelé AMS (Antenne mobile scolaire). Pourquoi une école dans un camion ? Pour se rendre là où sont les élèves : les enfants tziganes ou gitans, ou les gens du voyage comme ils se nomment eux-mêmes, car ils se déplacent sans cesse et vivent dans des caravanes.

Les gens du voyage, comme tous les Français, sont obligés de fréquenter l'école de l'âge de 6 ans à 16 ans. Autrefois, du temps des voitures à cheval, les tziganes allaient deux ou trois jours dans une école, ici ou là, au gré des déplacements, mais sans apprendre grand-chose, car ils se retrouvaient au fond de la classe à faire des dessins.

Sur les 250000 tziganes en France (25000 seulement en région parisienne), 70 à 90% des adultes sont analphabètes et 50% des enfants n'ont jamais été scolarisés.

Cette situation est due en grande partie aux difficultés de stationnement: on trouve à peine 500 places aménagées pour 3000 caravanes en région parisienne. Ceux qui n'ont pas de place font alors du stationnement «sauvage» pendant deux ou trois semaines, rarement plus, car dès qu'ils sont menacés d'expulsion, ils préfèrent partir. Pourtant, depuis 1970, la loi oblige les communes de plus de 5000 habitants à aménager un minimum de 5 places de stationnement (soit 1 place pour 1000 habitants). Non seulement on n'en tient pas compte, mais les maires des communes font même souvent tout pour supprimer le stationnement «sauvage»: remblais avec enrochement, fossés, clôtures... Il faut dire qu'après le passage des gens du voyage il faut remettre les terrains en état: évacuer les sacs-poubelles et les détritiques de toutes sortes. En outre, comme il n'y a pas de sanitaires, les besoins naturels sont faits en pleine nature. L'électricité est volée (on se branche sur les poteaux électriques de l'éclairage public) et l'eau, tirée des bornes à incendie. Pour ces diverses raisons, les *gadjs* (les sédentaires) n'aiment pas beaucoup les gens du voyage qu'ils considèrent comme des profiteurs puisqu'ils reçoivent le RMI

(Revenu minimum d'insertion) et ne payent pas d'impôts. Pourtant, avec les métiers traditionnels tels que le rempaillage de chaises, la vannerie ou la récupération de ferraille qui disparaissent peu à peu, le RMI, permettant à peine de vivre, constitue leur seule ressource.

Régulièrement, on lit dans la presse ou on entend à la télévision que des tziganes sont impliqués dans des trafics de voitures, des vols de meubles et d'objets d'art dans les châteaux pour le compte d'antiquaires peu scrupuleux. Mais ce n'est pas le cas de tous; la plupart d'entre eux gagnent correctement leur vie.

Dans les années 70, plusieurs associations prennent conscience de la nécessité d'alphabétiser les tziganes. L'ASET (Association pour l'aide à la scolarisation des enfants tziganes), fondée en 1969, offre d'abord un soutien scolaire pour des gens du voyage sédentarisés, mais vivant toujours en caravanes. Puis en 1982, les premiers camions-écoles sont mis en service avec l'accord de l'Inspection d'académie (dépendant du ministère de l'Éducation nationale) et à l'initiative de cinq frères de l'école chrétienne. En 1990, avec 10000 frères présents dans le monde entier, l'UNESCO lui accorde le prix NOMA d'alphabétisation.

L'école traditionnelle est mal perçue par les parents tziganes, qui la jugent peu utile, et par les enfants, qui ne peuvent s'adapter à ses horaires et à l'autorité d'un maître alors qu'ils ont l'habitude de circuler librement sans recevoir d'ordres des parents. Mais les camions-écoles, c'est un peu comme les caravanes. Maintenant, les élèves de la seconde génération y sont scolarisés dès l'âge de 4 ou 5 ans. En général, les filles étudient jusqu'à 16 ans, alors que les garçons font

**L'école traditionnelle est mal perçue par les parents tziganes, qui la jugent peu utile, et par les enfants, qui ne peuvent s'adapter à ses horaires et à l'autorité d'un maître alors qu'ils ont l'habitude de circuler librement**

avec leur père de la mécanique ou de la récupération de ferraille dès l'âge de 12 ans.

#### Vivre avec les tziganes

Lundi, 9h15. Arrivée au parc de stationnement d'une usine désaffectée. Les enfants accourent près des camions. Ils sont contents et nous saluent: «Bonjour, Annick; Bonjour, Michèle; Bonjour, Pierrette.» Ils nous parlent, et certains petits nous font des bisous. Comme on s'inquiète de quelques absences, les enfants répondent: «I dormons encore» (formule que nous ne parvenons pas à corriger). Il faut aller frapper aux portes des caravanes pour réveiller les retardataires. Les tziganes ouvrent, la peur dans le regard, habitués qu'ils sont à être délogés par la police... Ne jamais non plus prononcer le mot camp devant eux: il leur rappelle le génocide tzigane de la Deuxième Guerre mondiale.

Vers 9h30, les enfants sont installés dans un des camions aménagés en classe. Je dis un petit mot à chacun, à chacune, et le travail commence. Je lis un très bel album illustré, *Arc-en-Ciel, le plus beau des poissons*. Avant de tourner une page, j'invite les enfants à parler, à raconter ce qu'ils voient sur une page. Au début, ils sont timides, mais finissent par s'exprimer, et ils sont déçus quand

j'annonce la suite pour demain. Puis je leur dis: «Levez-vous, les garçons d'un côté et les filles de l'autre. Bien! Il y a combien de filles? de garçons?» «Maintenant, les bruns à droite, les blonds à gauche». Et l'on compte et l'on compare: il y a plus de garçons que de filles, plus de bruns que de blonds. «Retournez à vos places. Écrivez votre nom sur les ardoises effaçables puis, sur votre fiche, repassez le feutre sur les lettres de votre nom. Enfin, dessinez les écailles du poisson.» Mais j'entends la porte qui s'ouvre: Dylan en profite pour sortir. Il revient 10 minutes plus tard après avoir mangé. Sa mère ne l'a pas obligé à se nourrir avant, car l'enfant tzigane est roi et il fait ce qu'il veut quand il veut. Une maman m'apporte un café que j'accepte chaleureusement, car il n'est pas question de refuser. La matinée se poursuit avec une comptine sur le poisson, le repérage et «l'écriture» du mot *poisson*, du découpage et du collage pour reconstituer trois animaux (dont un poisson) en deux parties. J'écris la date et range les fiches dans les dossiers qui restent dans le camion, et le reste du temps est occupé par des jeux: loto, dominos, puzzles...

À 12h, des mamans attendent près des camions: «Annick, j'ai reçu ça, tu peux me lire la lettre?», «Michèle, tu peux faire un certificat de scolarité...». On me demande de remplir un formulaire pour toucher l'allocation de rentrée scolaire. Je les observe en silence et je me demande si nous ne les assistons pas trop. Il y a toujours quelqu'un pour remplir des papiers à leur place, pour agir à leur place. Ne devrait-on pas leur laisser un peu plus d'autonomie? En outre, la plupart des tziganes n'exercent même pas leur droit de vote, car ils n'habitent pratiquement jamais la commune où ils sont inscrits (condition

essentielle pour voter en France); ainsi se sentent-ils encore plus exclus.

Lundi après-midi. Je fais équipe avec deux autres collègues, Sophie et Jacques. Cette fois, nous sommes sur un vaste champ en friche. Sophie a les grands, Jacques et moi les moyens ou les 8 à 12 ans. C'est un groupe d'habitues, plutôt familiers; ils nous tutoient. Dans l'ensemble, ils acceptent bien les activités proposées. Avant notre départ, une grand-mère, Marguerite, vient nous raconter ses malheurs: «Les jeunes n'ont plus de respect; ils ne travaillent plus. Autrefois, ça nous arrivait de voler une poule, mais c'était pour manger. Aujourd'hui, c'est pour se payer de la drogue.» Et de déplorer la perte des traditions par l'invasion de la télévision.

Mardi. Sur un nouveau terrain, dans une zone industrielle. Je suis seule avec 12 élèves de 13 à 16 ans. Ils savent déjà lire, écrire et compter; alors le travail se fait un peu à la demande: «Je voudrais passer le permis; tu peux m'expliquer?» Et les fiches de lecture du code de la route serviront à tous. Puis on prépare une liste possible de courses pour la nourriture, une commande fictive de vêtements sur catalogue, on fait des multiplications à virgules... La journée se termine encore une fois par des jeux: montage compliqué de legos, puzzles à 100 pièces ou plus ou par le choix d'un livre dans la bibliothèque.

Mercredi. Pas de classe. Temps libre alors? Non. Je dois me rendre à la mairie de ma commune pour inscrire deux tziganes à l'école. Le maire refuse l'inscription. Je lui rappelle les textes réglementaires, son devoir d'inscrire les enfants à l'école, le fait que, en cas de refus, une intervention de l'Inspecteur d'académie du ministère de l'Éducation nationale pourrait l'obliger à obtempérer. Il me répond froidement qu'un élu n'a pas à obéir à une fonctionnaire! Pourtant, c'est bien ce qui arrive. Je dois ensuite accompagner les enfants à l'école. Manque de chance, deux jours plus tard, le père se tuera dans un accident. La caravane sera brûlée, selon la tradition, et la femme ainsi que les enfants retourneront dans la famille maternelle...

Jeudi et vendredi. L'école continue. Jusqu'au jour où un groupe de tziganes part volontairement ou, le plus souvent, est expulsé par les forces de l'ordre. Alors il faut le retrouver. S'est-il déplacé vers un autre département?

Au retour des vacances, il faut aussi partir à la recherche des tziganes. Nous y allons en voiture et, dans un rayon de 30 à 50 kilomètres, nous explorons les lieux connus, pour constater que d'une année sur l'autre leur nombre diminue. Une fois, avec Michèle et Annick, nous atteignons un terrain de sport. Là, pas d'ordures ou de détritrus, car ces tziganes sont évangélistes et leur pasteur, tzigane

lui-même, leur a dit d'utiliser des sacs-poubelles par respect d'eux-mêmes et des autres.

Le travail auprès des gens du voyage est passionnant. Il est différent à bien des égards de celui fait à l'école. Nous allons vers eux, l'école va à leurs portes. Pas de contraintes scolaires, ni pressions de la part des parents, aucun examen ou carnet de notes. Chacun, chacune fait son apprentissage à son rythme et bénéficie d'un enseignement personnalisé. L'État ne peut exercer aucun contrôle éducatif puisque les tziganes bougent sans cesse.

Ils apprennent à lire, à écrire et à compter, mais ils ne transmettent pas leur savoir; les plus grands pourraient aider à l'alphabétisation, malheureusement ce n'est pas le cas. Toutefois, les comportements changent. Les parents reconnaissent maintenant la nécessité de l'instruction et ils ont tendance de plus en plus à se sédentariser le temps de la scolarité de leurs enfants. Mais ils demeurent voyageurs dans leur tête. S'ils se construisent des garages, ils continuent de vivre dans leurs caravanes pour pouvoir partir quand bon leur semble. Même si la plus grande pauvreté, c'est de ne pas savoir lire.

L'enfant tzigane est roi et il fait ce qu'il veut quand il veut.